

## Le Portique

Revue de philosophie et de sciences humaines e-Portique | 2007

# Réflexions sur le métier de philosophe

Pour en finir avec un certain art de la dérision

#### **Martin Mongin**



#### Édition électronique

URL: https://journals.openedition.org/leportique/1393 DOI: 10.4000/leportique.1393

ISSN: 1777-5280

Association "Les Amis du Portique"

#### Référence électronique

Martin Mongin, « Réflexions sur le métier de philosophe », Le Portique [En ligne], e-Portique, mis en ligne le 07 décembre 2007, consulté le 10 septembre 2022. URL : http://journals.openedition.org/ leportique/1393; DOI: https://doi.org/10.4000/leportique.1393

Ce document a été généré automatiquement le 10 septembre 2022.

Tous droits réservés

# Réflexions sur le métier de philosophe

Pour en finir avec un certain art de la dérision

**Martin Mongin** 

En licence, l'étudiant acquiert véritablement le « métier » de philosophe en élargissant et en approfondissant son information tout en se spécialisant dans un ou plusieurs domaines. 

Je crois que la philosophie a de beaux jours devant elle si elle veut être utile ; si elle accepte l'ambiguïté d'un de ses concepts essentiels, si elle s'offre ouvertement comme « spéculation », si elle se donne, si elle se vend.

A. ETCHEGOYEN <sup>2</sup>

#### 1. Situation de la philosophie

- Quiconque entreprend aujourd'hui de faire le point sur la pratique de la philosophie en France est d'emblée sommé de faire le constat suivant : une grande majorité de philosophes se retrouve encore contrainte, pour trouver un emploi, de se tourner vers une autre branche que la sienne. Autrement dit, pour ce qui est de leur propre discipline, il y a beaucoup de philosophes au chômage. Comme si la philosophie n'avait plus aucun rôle à jouer dans notre société; comme si elle était incapable de se réinventer, de s'adapter condamnée par là même au déclin et aux livres d'histoire.
- Nous voudrions montrer ici qu'il n'en est rien, qu'il n'y a là aucune fatalité, que la philosophie, qu'on le veuille ou non, s'adapte, qu'elle jouit même d'une certaine renommée sur le marché de l'emploi et que, moyennant quelques aménagements dans leur cursus, les étudiants en philosophie peuvent représenter de véritables atouts pour certains secteurs de pointe de l'économie un grand nombre d'entre eux d'ailleurs, notamment à l'étranger, y trouve déjà son compte. Montrer aussi que, contrairement a ce qu'on a trop longtemps laissé entendre, philosophie et commerce ne sont pas irréconciliables; que la philosophie a tout à gagner en cherchant à s'inscrire dans la

- sphère des *échanges* économiques. Montrer enfin la nécessité qu'il y a de se débarrasser d'un certain idéal de l'activité philosophique qui, bien qu'il ait pu faire date, nous paraît totalement obsolète, voire scélérat, dans le monde qui est le nôtre.
- Un petit nombre d'étudiants en philosophie continue en effet d'être la victime plus ou moins consentante d'un mythe qui a la vie dure : celui du philosophe-dilettante. Il a en effet toujours été plus ou moins admis, depuis la Grèce lointaine, que la pratique de la philosophie ne pouvait pas s'accommoder de l'obtention d'un salaire. Qu'il était tout particulièrement inconcevable de vouloir en faire profession. Mais en continuant de voir dans leur discipline quelque chose dont on ne pourrait faire un métier, à savoir une occupation principale permettant de gagner honnêtement sa vie, ces étudiants se condamnent eux-mêmes au chômage longue-durée ou à la réorientation. La mauvaise foi, bonne à justifier toutes les inconséquences, leur permettra de se féliciter un temps de cette mise en retrait du monde de travail jusqu'à ce que la nécessité les pousse finalement à mendier une deuxième chance. Pour éviter ces erreurs de parcours, il convient d'en finir au plus vite avec ce mythe suranné et de convaincre les « dissidents » de saisir les opportunités professionnelles qu'on leur offre pourtant sur un plateau.
- Il faut insister encore sur le fait que la philosophie a réussi sa conversion à l'économie, qu'elle est donc reconnue aujourd'hui comme une activité professionnelle à part entière. Il n'y a plus de raison en effet de douter de sa capacité à créer des richesses et à prendre part au monde des affaires. Les nouvelles contraintes de la professionnalisation lui ont permis d'augmenter rapidement ses parts de marché et d'entrer en concurrence, dans certains secteurs de pointe, avec des disciplines très compétitives. En s'ouvrant à l'entreprise, aux médias et à la recherche (publique et privée), elle a par ailleurs bénéficié d'une formidable diversification de son champ d'application.
- Si les philosophes de métier, quand bien même ils disposent de solides portefeuilles de compétences, peinent encore à s'imposer sur le marché du travail, c'est seulement du fait de leur grand nombre au sortir des Universités. Mais on peut d'ores et déjà miser sur une accélération de tendance et, forts de leur popularité auprès des décideurs, la proportion de philosophes contraints de prospecter dans d'autres secteurs devrait, d'ici peu, commencer à décroître d'autant plus qu'on sollicite à présent leur expertise dans des domaines très attractifs comme les nouvelles technologies ou la gestion des organisations. Ce qui exige en échange qu'ils soient en mesure de vendre leur savoirfaire auprès des cabinets de recrutement.
- 6 E
- Les philosophes ont fini par accepter, bon an mal an, qu'il leur était nécessaire, dans le contexte socio-économique actuel, de vivre de leur métier, donc de gagner un salaire. La question *Comment vivre*? n'est plus seulement pour eux une question d'ordre moral, engageant un mode de vie fondé sur le partage entre le bon et le mauvais ; mais aussi une question économique, engageant un mode de vie fondé sur le partage entre le confortable et l'inconfortable. Il aurait été aberrant que les professionnels de la philosophie ne puissent pas, comme n'importe quelle catégorie d'actifs, profiter pleinement des fruits de leur travail et gagner en pouvoir d'achat.
- Typiquement, le travail du philosophe correspond aujourd'hui à celui d'un expertconsultant qui possède des compétences pointues sur des sujets précis et que les décideurs viennent recruter pour des missions requérant une expertise très technique.

Pour en arriver là, il lui a quand même fallu renoncer à ses penchants pour le sarcasme et la critique stérile; admettre aussi qu'il est plus agréable de travailler au chaud, assis confortablement dans un fauteuil, que dans les rues de la Cité. C'est là une bonne nouvelle: les philosophes ne caressent plus le rêve de mener des vies d'ascètes ou de marginaux. Pleins d'ambition, les perspectives de carrière qui s'offrent à eux aujourd'hui sont à la hauteur de leur capital humain à forte valeur ajoutée et des gains de productivité qu'ils promettent aux entreprises. Les philosophes ont donc déserté les places du marché et bénéficient maintenant de toutes les commodités que *l'économie* de marché met à leur disposition. Ils ont abandonné aussi, pour une large part, leurs critiques puériles et post-soixante-huitardes du capitalisme et de la société de consommation, ayant compris que le seul avenir possible de leur discipline passait par son inscription dans les échanges mondialisés, seul moyen d'obtenir la reconnaissance sociale et financière qu'elle mérite.

- a E
- Les philosophes ont quand même fini par s'élever, qu'on nous permette de nous en féliciter, à un certain degré de *conscience professionnelle*.
  - 2 Un peu d'histoire
- Il ne faut pourtant pas oublier que, contre toute forme de bon sens, la philosophie grecque est apparue au IV<sup>e</sup> siècle dans un rapport d'opposition très forte avec le monde des affaires. Rapport de méfiance, de défiance, voire de rejet vis-à-vis de l'argent et, plus généralement, de toute forme de commerce. Comme si l'économie était le lieu de tous les vices! Comme si philosophie et argent étaient à jamais irréconciliables!
- Socrate fait pourtant preuve d'une virulence qui lui est peu coutumière lorsqu'il s'en prend aux commerçants.
- 13 Et ne nous laissons pas plus éblouir par les éloges que [le sophiste] fait de sa marchandise que par les belles paroles des commerçants, grands ou petits, qui nous vendent la nourriture du corps. Ceux-ci nous apportent leurs denrées sans savoir eux-mêmes si elles sont bonnes ou mauvaises pour la santé, mais ils les font valoir toutes indifféremment, et l'acheteur n'en sait pas davantage, s'il n'est pédotribe ou médecin.<sup>3</sup>
- De manière plus générale, le commerce, et en particulier le commerce de savoir, a toujours représenté pour les philosophes grecs un inépuisable sujet de raillerie. On retrouve dans leur bouche les mots mêmes qu'empruntent aujourd'hui les contempteurs de l'économie de marché, assimilant tout commerçant à un voleur, toute forme d'échange à de l'escroquerie. La vente semble ainsi poser au philosophe athénien un problème d'ordre moral, lié de près ou de loin à celui du mensonge. Le commerçant, qu'il le fasse de manière délibérée ou non, serait invariablement contraint, et ceci comme la condition même de son métier, d'écouler ses stocks de marchandises à tout prix, donc de vendre ce qui ne mérite pas d'être vendu, ce dont on n'a pas besoin, ce qui restera à jamais inutile, etc. Donc de *flatter* ses clients, de les séduire pour les pousser à l'achat et finalement de leur *mentir*. Comme si le commerçant avait davantage intérêt à les abuser plutôt qu'à les mettre en confiance afin qu'ils *reviennent* ensuite dans son échoppe.
- Mais les philosophes classiques ont construit tout leur mode de vie sur ces accusations calomnieuses, refusant systématiquement de recevoir un salaire en échange de leurs prestations. De là aussi peut-être que leur activité n'ait jamais consisté de près ou de loin à rendre des services aux gens mais bien au contraire à les humilier gratuitement

en critiquant leurs croyances et en les déstabilisant au vu et su de tous. Ce qui témoigne bien de leur mépris du genre humain. Hypocrisie dans tous les cas, puisque Diogène luimême s'étonnait de voir les philosophes « blâmer l'argent, mais le chérir par-dessus tout » (DL, VI, 28).

16 F

Mais les philosophes de la vieille Athènes étaient surtout des indigents cyniques qui se complaisaient dans la saleté et le vice et vouaient une haine irrationnelle à l'égard de tous ceux qui avaient eu la chance de réussir dans la vie. Diogène était vêtu seulement d'un manteau et d'une besace, se nourrissant de reste, marchant pieds nus, dormant à même le sol. Voilà qui explique pourquoi *philosophie* a toujours signifié pour lui « jalousie moqueuse » plutôt que « construction d'un système théorique » qui lui aurait permis de laisser une autre trace dans les livres que celle de son acrimonie.

Que nous reste-t-il de Socrate ou d'Antisthène sinon un catalogue d'anecdotes vulgaires ou de dialogues qui s'achèvent en boutade? Et comment croire qu'il s'agisse d'autre chose que d'une bonne blague quand on les voit clamer leur indépendance et leur liberté de parole tout en vivant de l'aumône? Pour le dire brutalement: les philosophes du début de la philosophie profitaient honteusement du système! Si on a pu reprocher à Socrate d'être un taon, c'est d'abord parce qu'il était un parasite. Diogène, quand il ne taxait pas les passants, se félicitait de falsifier la monnaie. On a beau jeu d'être libre si on compte sur le travail des autres pour se remplir le ventre!

D'autant qu'à trop faire l'apologie du dénuement et de la paresse, ces prétendus « amis de la sagesse » sont passés à côté de tout ce qui rend l'homme vraiment libre dans la vie : l'aventure, l'ambition, l'envie d'entreprendre, le goût du risque. Ils n'ont usé de leur succédané de liberté qu'à errer dans les rues, recevoir l'opprobre et faire la manche. Mais suffisamment naïfs pour croire que se faire payer c'était aussi avoir des comptes à rendre, pour croire que vendre, c'était aussi être acheté, les philosophes athéniens n'ont dû leur renommée qu'à la faveur de quelques doxographes amusés par leurs pitreries grivoises et leur goût immodéré pour la boisson.

#### 3. Petite mise au point étymologique

20 On a trop longtemps voulu nous faire croire que le terme philosophie signifiait exclusivement « amour de la sagesse » ou « amour du savoir ». Mais les mots grecs philia et sophia sont bien plus équivoques qu'il y paraît. Qu'il nous suffise d'ouvrir un dictionnaire de grec ancien pour le remarquer. Si philia signifie « amitié » ou « amour » à l'égard de quelqu'un, il signifie aussi « amour » pour les biens matériels : « amour du gain, du pouvoir » ; donc un certain désir tourné vers les choses agréables et le confort, vers ce qui est cher dans le double sens de ce qui a un prix élevé et de ce qui possède toute notre affection. Pour Platon lui-même, l'amour relève tout autant de la Pauvreté (Pénia) que de la Ressource (Poros). Or les philosophes antiques ont complètement omis de tenir compte de ce qu'il y avait de richesse dans l'amour. Ce qui expliquera pourquoi ils ont toujours offert aux passants des coups de bâton et des insultes plutôt que des présents ou des louanges. Qu'on se rappelle seulement Diogène de Sinope :

Un jour il s'écria : « Holà des hommes ! » Tandis que des gens s'attroupaient, Diogène les frappa de son bâton en disant : « C'est des hommes que j'ai appelés, pas des ordures. »<sup>7</sup>

22 Voilà une certaine idée de la pratique philosophique dont on aurait bien pu se passer.

Mais plus instructif encore, si le terme sophia signifie bien « savoir » ou « sagesse », les dictionnaires donnent aussi « ruse », « habileté », donc « sagesse pratique », « savoirfaire ». Certains traducteurs de Platon n'ont pas hésité à le traduire par compétence. La sophia, c'est alors une certaine aptitude reconnue, validée par une instance supérieure. Un certain « savoir en action » qui satisfait à des critères d'évaluation et que l'on peut réactualiser sans cesse en fonction des besoins extérieurs. Sans oublier que le terme compétence signifie aussi, quoique dans un sens peu usité, « rivalité » ou « concurrence » (Littré). De quoi rester optimiste quant aux chances du philosophe dans la course à l'emploi.

24 F0

On peut alors, à partir de ces différentes définitions, traduire philosophie de multiples manières; sans que rien ne puisse justifier le privilège de l'une ou de l'autre. « Amour de la sagesse » certes, mais aussi « affection pour la compétence » ou « penchant pour la ruse ». Dans cette mesure, si le philosophe doit être l'ami de quelque chose ou de quelqu'un, ce peut être aussi celui des puissants, des décideurs, des conseillers financiers. Pourquoi devrait-il se contenter d'être seulement un ascète aux pieds nus, un trimardeur désabusé, au lieu de se rêver homme d'affaires, désireux de s'insérer dans la haute société, développant ses compétences et son capital humain pour séduire les investisseurs? Pourquoi seulement Pénia et pas aussi Poros?

La rivalité originelle entre les « philosophes » et les sophistes trouve là tout son sens. Car l'enseignement de ceux-là répondait au contraire à un besoin réel dans l'Athènes du IVe siècle, en l'occurrence celui d'acquérir la maîtrise du langage pour savoir persuader le peuple et s'en faire le chef.9 La Sophistique était une activité spécialement dirigée vers la formation de la jeunesse en vue de la réussite dans la vie politique. Ce qui explique que les plus ambitieux aient été tout disposés à y mettre le prix. Léon Robin écrit encore, à propos des sophistes, qu'ils enseignaient « l'art du succès dans la vie sociale, la science du bon conseil dans les affaires privées ou publiques, le moyen de devenir supérieur à ses concurrents. »10 Quand les philosophes se moquaient littéralement du monde, les sophistes rivalisaient dans l'art de mettre leurs disciples sur la voie de la réussite professionnelle. Le sens de cette opposition est toujours d'actualité dans le contexte socio-économique actuel tant les élucubrations d'un Diogène seraient criminelles pour les jeunes diplômés en philosophie qui débarquent sur le marché de l'emploi et qui auraient le malheur de les prendre au sérieux. On pourra toujours reprocher aux sophistes de séduire, de flatter, de flagorner leur auditoire, on ne leur enlèvera pas leur formidable réussite économique — bénéfices record et niveau de vie difficilement égalable - et leur souci constant de rendre le quotidien des hommes plus plaisant.

Car aimer le savoir et la sagesse, c'est aussi aimer ceux qui peuvent nous permettre de les développer; c'est aussi aimer les détenteurs de capitaux qui nous donneront les moyens de les promouvoir, de les diffuser. La question des moyens: voilà ce que les philosophes de trottoir ont sans arrêt cherché à taire. Or comment peut-on se dire ami de la sagesse et du savoir si l'on refuse de se donner les moyens de les offrir en partage? Les clochards philosophes ne montrent-ils pas au contraire tout le dédain qu'ils vouent à l'égard de la science et de l'éducation? Prenant même un plaisir pathologique à ruiner les efforts de tous ceux qui s'efforcent de construire quelque chose dans ce monde, qu'il s'agisse d'une science nouvelle ou d'une carrière au sommet.

- Les différents savoirs ont connu, aux alentours du XVIII<sup>e</sup> siècle, un formidable processus de « disciplinarisation » qui leur a permis de se constituer en disciplines, à savoir comme autant de champs autonomes possédant chacun son identité propre mais reliés les uns aux autres sous la bannière de la science positive.<sup>11</sup>
- La philosophie n'a pas échappé à ce mouvement et, perdant sa position soi-disant privilégiée qui consistait pour elle à assurer la communication d'un savoir à l'autre, elle a trouvé là la condition de son indépendance. Elle peut maintenant, comme n'importe quelle entreprise théorique, participer à l'accroissement du savoir humain. Il n'est plus question pour elle de s'adonner à la critique et de saper sauvagement les fondements de toute forme de connaissance, mais bien de prendre part à la production du savoir dans le respect absolu des exigences méthodologiques des sciences exactes. La disciplinarisation de la philosophie a ainsi été la première étape permettant l'émergence de la figure du philosophe spécialisé, du professionnel de la philosophie.
- Mais c'est beaucoup plus récemment que le mouvement de « professionnalisation » des disciplines a permis d'achever la modernisation de la philosophie en lui offrant l'opportunité de s'insérer une bonne fois pour toutes dans le monde des affaires. Plus généralement, ce mouvement de rapprochement entre les entreprises et les universités a été la réponse de ces dernières aux nouvelles exigences de l'économie de marché. Il ne s'agissait plus seulement de fabriquer des têtes bien pleines, encore fallait-il qu'elles puissent trouver leur place dans la société en complétant les stocks de ressources humaines des entreprises. Les études supérieurs constituent un véritable investissement dans le capital immatériel et il était tout naturel que les jeunes diplômés, philosophes compris, remboursent leurs dettes à l'égard de ceux qui ont pris le risque d'investir dans leur parcours (Etat, entreprises privées, Fondations, etc.).
- Quelle peut bien être l'utilité d'un enseignement s'il ne permet pas ensuite de s'insérer dans la vie active, donc de trouver du travail et de gagner un salaire? Il a donc été nécessaire de reconfigurer chaque discipline pour qu'elle devienne immédiatement créatrice de richesses seul moyen pour qu'un décideur accepte ensuite d'engager et de payer ceux qui en auront suivi le cursus, seul moyen aussi pour qu'elle acquière son autonomie financière. Faire des stages en milieu professionnel, apprendre à rédiger des CV, suivre des cours de micro-économie, passer des entretiens d'embauche, s'entraîner à la flexibilité, savoir gérer un portefeuille de compétences, etc.: voilà ce qui constitue aujourd'hui le socle commun de tout cursus universitaire un tant soit peu sérieux. Certains départements de philosophie abondent dans cette direction, comme celui de l'Université de Rennes 1 qui propose depuis 1999 des cours de gestion et d'administration des entreprises aux étudiants.<sup>12</sup>

32 E

- Le philosophe doit maintenant s'efforcer, comme tout autre diplômé du supérieur, de se faire l'ami des décideurs. Inutile de s'effrayer à l'avance : figure tutélaire du monde des affaires, le décideur n'est pas le requin qu'on croit. Loin de prendre des décisions autoritaires qui défendraient ses seuls intérêts, il est au contraire celui qui suit les recommandations du marché. Il n'est donc jamais que l'intermédiaire entre ce qui se vend et ce qui s'achète, entre l'offre et la demande. Et dès lors qu'un fructueux marché de la philosophie se profile, les philosophes ont tout intérêt à convoiter ses faveurs.
- On ne s'étonnera plus alors que des philosophes travaillent désormais en partenariat avec l'armée ou les grandes entreprises, qui constituent même les secteurs les plus

porteurs pour leur discipline. Si, comme le préconisait Gilles Deleuze, la philosophie est « l'art d'inventer des concepts »<sup>13</sup>, on voit très bien ce qui motive les agences de publicité ou de communication à faire appel à ses services. De la même manière, l'élaboration de systèmes de géolocalisation (drones, satellites, radars) nécessite tout un travail de modélisation spatiale pour lequel les philosophes professionnels s'avèrent tout à fait expérimentés.<sup>14</sup>

5. Les débouchés de la philosophie

Ces considérations faites, on constatera que la philosophie offre en fait une panoplie de débouchés extrêmement riche à ses jeunes diplômés. L'enseignement d'abord, car de tous les philosophes de métier, il faut bien reconnaître que le professeur de philosophie en classe de Terminale est sans conteste celui qui jouit de la plus grande sécurité professionnelle — ce qui constitue, en ces temps de chômage de masse, une supériorité décisive. Mais une sécurité qu'il faut troquer contre un niveau de vie médiocre, sans véritables perspectives de carrière ; ce qui remet finalement la balance à plat.

On notera aussi que, le nombre de places aux concours de recrutement baissant d'une année sur l'autre, l'enseignement n'est plus le débouché privilégié des études de philosophie, même si beaucoup d'étudiants continuent de le croire. L'existence de la discipline dans le secondaire est régulièrement mise en question et il ne nous paraîtrait pas impossible qu'elle soit remplacée d'ici peu par des cours d'éducation civique ou de gestion. Le choix de l'enseignement reste donc peu stratégique dans le contexte actuel.

Mais la philosophie n'est pas que théorie, elle se présente aussi comme une « pince » permettant d'appréhender d'autres savoirs de manière critique. En ce sens, le philosophe est aussi celui qui peut « apprendre à apprendre ». On ne s'étonnera pas dès lors de le retrouver parfois comme formateur dans le secteur de l'éducation permanente.

38 F

Mais la philosophie doit aussi continuer de jouer un rôle critique au sein de la société. La bioéthique, le développement durable, la santé publique, l'éducation à la citoyenneté sont autant de sujets d'actualité qui exigent l'intervention du philosophe, tant ils touchent au plus près la question du sens de la vie et du bien commun. Le philosophe peut ainsi trouver une place de conseiller auprès des personnes chargées de prendre des décisions dans ces différentes matières (directeurs d'hôpitaux, responsables politiques, fédérations industrielles, etc.). Il dispose par ailleurs d'un recul critique et de capacités communicationnelles qui lui permettent d'agir comme médiateur dans la gestion des conflits humains. Au sein de l'entreprise, il pourra notamment évoluer comme conseiller en ressources humaines (sélection et recrutement, accompagnement de carrière). On retrouve également des philosophes employés à des titres divers au sein d'associations ou d'ONG, notamment en tant que coordinateurs ou chargés de communication.

L'absence d'une case telle que « profession : philosophe » peut également pousser certains diplômés à créer leur propre métier et à se lancer dans la grande aventure de l'entreprise individuelle ou collective. On ne doutera pas du potentiel du philosophe en la matière. Dans tous les cas, l'ouverture d'esprit couplée à un sens critique aigu feront de lui une personne apte à assumer des responsabilités importantes dans la vie active.

41 F0

- Mais c'est bien dans le secteur de la recherche, et plus précisément de l'ingénierie des systèmes, que les plus belles opportunités peuvent s'offrir au philosophe de métier.
- On a longtemps déploré la relative *inutilité* de la philosophie. Simple travail de masturbation intellectuelle, elle n'aurait servi pendant des siècles qu'à rappeler aux hommes le vide de leur existence et l'imminence de leur mort. Mais certains philosophes plus ambitieux<sup>15</sup> sont parvenus à montrer, dans la droite lignée des constructions théoriques d'Aristote et des philosophes du Moyen-Âge, que la philosophie pouvait aussi avoir une utilité *concrète*, qu'elle pouvait servir à autre chose qu'à se creuser les méninges pour le plaisir de passer des nuits blanches. Il est apparu en effet, quoique tardivement avec les travaux d'Alan Turing au début du xxe siècle —, que la philosophie pouvait aussi, contre toute attente, faciliter le développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication (TIC) ou même de la robotique; plus généralement que la philosophie et l'informatique parlaient en fait, depuis la lointaine syllogistique aristotélicienne, le même langage : celui de la *logique formelle*.
- De là que le principal débouché de la philosophie soit maintenant, comme pour la majorité des autres disciplines scientifiques, celui de la recherche appliquée. Sa santé éclatante dans ce domaine devrait même rendre l'espoir à tous ceux qui désespèrent de la désaffection progressive de la filière. Car la recherche en philosophie connaît aujourd'hui un essor sans précédent et on peut gager que la discipline trouvera là le lieu de sa rédemption.
- Pour en arriver là, il lui aura d'abord fallu montrer qu'elle pouvait se constituer comme science à part entière. Pour y parvenir, certains philosophes en particulier anglosaxons ont développé tout un arsenal de « vertus » méthodologiques (argumentation, précision, attitude problématique, analyse, description, utilisation d'exemples et de contre-exemples, désintérêt pour l'histoire et la méta-philosophie, utilisation de la logique, etc.) leur permettant d'avancer au rythme sûr de la démonstration et de produire des résultats fermes et assurés. Lette convergence entre la philosophie et les sciences exactes a permis, du même coup, de tirer un trait définitif sur la figure du philosophe « traditionnel », soudain ridiculisé de n'avoir jamais pu résoudre définitivement le moindre problème.
- La professionnalisation a posé à la philosophie la question de sa capacité à satisfaire les exigences de la recherche, qu'elle soit publique ou privée. Ces exigences sont, à l'ère de l'économie de l'immatériel: produire des résultats objectifs, faire augmenter le stock de savoir positif, utiliser des langues internationales (anglais, systèmes formels, etc.), obtenir des financements, avoir des applications techniques, avoir des retombées économiques directes, etc. Il est rapidement apparu que la philosophie était tout à fait en mesure de se les approprier et qu'elle pouvait même permettre à certaines entreprises, situées dans des créneaux très concurrentiels, de donner un coup de fouet à leur pôle « recherche-développement » et de maximiser leurs profits dans des délais très brefs. En clair, les philosophes se sont rapidement imposés comme des agents incontournables de développement économique.
- Une fois gagnée la confiance des investisseurs, la recherche en philosophie (en particulier en ontologie formelle, en métaphysique analytique et en philosophie du langage) a trouvé sa place dans les domaines high-tech de la modélisation informatique (informatique biomédicale, systèmes de géolocalisation, Web sémantique, etc.), de la robotique, de l'intelligence artificielle, de l'ingénierie, des neurosciences, de la

microéconomie.<sup>17</sup> Autant de champs face auxquels les grands noms de la discipline sont toujours restés muets ; autant de problèmes inédits à résoudre.

Comment reproduire artificiellement des comportements humains ? Comment décrire, catégoriser et formaliser la perception que les humains se font du monde pour l'implanter ensuite dans des machines intelligentes ? Comment simuler le phénomène de la vie ? Celui de la conscience ? Telles sont les questions passionnantes qui commandent aujourd'hui la pratique de la philosophie exacte.

#### 6. Pour conclure

On ne peut nier l'existence aujourd'hui, pour les jeunes diplômés en philosophie, d'un marché de l'emploi stable et prometteur ainsi que de réelles perspectives de carrière. La philosophie est devenue, à la seule forme de ses bras, et n'en déplaise à certains, une activité économique autonome. Il n'en reste pas moins que tous ne décrochent pas le sésame pour la vie professionnelle (contrat de travail, financement). Certains, et c'est le jeu, restent sur la touche. D'où sans doute l'exacerbation de certaines jalousies chez tous les laissés-pour-compte qui versent facilement dans la dérision et le cynisme.

Mais pourquoi faudrait-il que les perdants viennent jouer les trouble-fête et railler les performances de ceux qui ont réussi là-même où ils ont échoué? Le succès dans les affaires est une chose qui se mérite. Plutôt que de s'interroger en bons philosophes sur leur responsabilité dans cette faillite, ils préfèrent systématiquement se scandaliser des profits réalisés par leurs collègues en poste; un comble de la part d'olibrius vivant aux crochets de l'Etat! Ils se figurent peut-être que la précarité et la démobilisation les rapproche des figures classiques de la discipline. Qu'elles font d'eux les égaux d'un Epicure ou d'un Epictète. Qu'on nous permette d'en douter!

Pourquoi l'activité philosophique devrait-elle forcément consister à gêner les autres, à incommoder et importuner ceux qui travaillent honnêtement ? Le philosophe s'est trop longtemps imposé comme un inspecteur des travaux finis, s'amusant à distribuer les bons points et à donner des coups de marteau dans les édifices pour tester leurs fondations — toujours trop peu solides à son goût. Il était nécessaire qu'il sorte enfin de sa tour d'ivoire minuscule et affronte le monde réel et les exigences de l'économie de marché et de la production.

Il est néanmoins tout à fait regrettable qu'un petit nombre s'amuse encore à moquer le travail des autres sans rien bâtir lui-même. Certains philosophes devraient renouer au plus vite avec la valeur travail, non seulement pour faciliter leur intégration dans la vie active, mais surtout pour s'éloigner du désœuvrement et de la tentation contestataire. On voudra bien leur pardonner quelques erreurs de jeunesse, mais glorifiée par des individus ayant dépassé un certain âge, l'oisiveté devient une insulte pour tous ceux qui se lèvent tôt le matin. Ce n'est pas en errant dans les rues de la cité que l'on va relancer la croissance et résoudre la crise du chômage.

On comprend dès lors que certains aient été tentés de dénoncer les taons, les torpilles, les chiens et toutes ces bêtes sauvages aux autorités sociales chargées de leur reverser leurs allocations et de veiller à ce qu'elles recherchent activement un emploi. On ne justifiera pas la délation dans ces pages. Mais la question de savoir comment réagir face aux débordements intempestifs de ces saprophytes n'en continue pas moins de se poser avec urgence. La philosophie a tout à perdre si elle se refuse à considérer ces dérives avec la plus grande intransigeance.

54 Mai 2007

#### **NOTES**

- 1. UCL, Faculté des sciences philosophiques, Institut supérieur de philosophie : info@isp.ucl.ac.be
- 2. Les entreprises ont-elles une âme ?, Editions François Bourin, 1990, p. 290.
- 3. Platon, Protagoras, 313 d.
- 4. DL, VI, 20.
- 5. On se basera ici sur le Bailly.
- 6. « Etant fils de Poros [la Ressource] et de Pénia [la Pauvreté], l'Amour en a reçu certains caractères en partage. D'abord il est toujours pauvre, et, loin d'être délicat et beau comme on se l'imagine généralement, il est dur, sec, sans souliers, sans domicile ; sans avoir jamais d'autre lit que la terre, sans couverture, il dort en plein air, près des portes et dans les rues ; il tient de sa mère, et l'indigence est son éternelle compagne. D'un autre côté, suivant le naturel de son père, il est toujours à la piste de ce qui est beau et bon ; il est brave, résolu, ardent, excellent chasseur, artisan de ruses toujours nouvelles, amateur de science, plein de ressources, passant sa vie à philosopher, habile sorcier, magicien et sophiste. » Platon, *Le banquet*, 203 b-c.
- 7. DL, VI, 32.
- **8.** Voir par exemple la traduction du *Théétète* de Platon par M. Narcy, GF Flammarion, 1994, notamment 145 e.
- 9. Cf. Pierre Hadot, Qu'est-ce que la philosophie antique ?, Gallimard, 1995.
- 10. La pensée grecque, p. 166.
- **11.** Cf. par exemple, quoique sous un angle excessivement critique, Michel Foucault, *Il faut défendre la société*, Seuil/Gallimard, 1997, pp. 161-2.
- 12. Cf. site: http://www.univ-rennes1.fr/
- 13. G. Deleuze, Qu'est-ce que la philosophie ?, Les éditions de minuit, 2005.
- 14. « Dans le domaine des actions militaires il y a d'un côté des processus comme les batailles, les mouvements des troupes et des balles, les réserves d'hommes et de matériel, etc. De l'autre côté il y a des entités endurantes comme les tanks, les sections, les armées, les soldats, les commandants et le paysage. Une théorie ontologique ne peut faire honneur aux différentes sortes de processus mentionnés qu'à l'intérieur d'une structure qui reconnaît aussi les entités endurantes impliquées dans ces processus. Par exemple, il n'y a pas de compréhension possible de la catégorie d'attaque (un processus) sans référence à la catégorie (a) de troupe qui mène l'attaque sur la base (b) d'intentions et de pouvoirs spécifiques et (c) un ennemi que l'on suppose devant être vaincu. » Thomas Bittner & Barry Smith, « Granular spatio-temporal ontologies » extended abstract, Institute for Formal Ontology and Medical Information Science, University of Leipzig.
- 15. En particulier ceux que l'on nomme aujourd'hui « philosophes analytiques ».
- **16.** Sur les « vertus » méthodologiques de la philosophie, cf. Kevin Mulligan, « C'était quoi la philosophie dite "continentale" ? », in K. O. Apel, J. Barnes et al., *Un siècle de philosophie : 1900-2000*, Folio essais, 2000.
- 17. Sur certaines applications possibles de la philosophie positive, cf. par exemple B. Smith & A. Varzi, « The niche », *Noûs* 33:2 (1999), pp. 214-238.

# RÉSUMÉS

Il s'agit d'en finir une bonne fois pour toutes avec les jugements défaitistes et rabat-joie sur l'actualité et l'avenir de l'activité philosophique en montrant comment celle-ci est parvenue, par elle-même, et contrairement à tout ce qui a été annoncé, à se moderniser et à s'inscrire dans le nouveau contexte du marché du travail. Le philosophe est aujourd'hui, qu'on le veuille ou non, un professionnel à part entière. Ce sont les discours, à forte teneur idéologique, qui contestent cet état de fait que nous chercherons à déconstruire ici, à travers une présentation des métamorphoses de la philosophie contemporaine et un retour sur les rapports entre philosophie et salaire.

This essay deals with the contemporary process of modernisation of philosophy and the new work opportunities the philosopher now has in the business sphere.

### **AUTEUR**

#### **MARTIN MONGIN**

Martin Mongin enseigne la philosophie dans l'ouest de la France. Il mène en parallèle une réflexion générale sur la dimension professionnelle de l'activité philosophique en France et à l'étranger et sur les rapports entre la philosophie et le monde des affaires. Dernier article publié : « Qui sont les "nouveaux philosophes" analytiques ? », revue Esprit, décembre 2006.